Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 20

Artikel: Mlle Agar
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183268

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et sur cette promesse, ils résolurent de passer la nuit ensemble chez Goussaud, qui demeurait rue Culture-Sainte-Catherine, aujourd'hui nommée rue Sévigné, en souvenir de la femme spirituelle qui l'habita pendant vingt ans et dont le nom est à jamais célèbre.

En entrant chez son compagnon d'armes, Gérôme fut pris de tristesse à la vue de la solitude froide de l'appartement.

— Et toi aussi, pauvre ami, tu es seul?

— Oui, mon cher Gérôme, je suis veuf depuis dix ans; mais tu verras ma fille, un bijou de dix-sept ans, dont je raffole. Elle est dans un couvent du Poitou; je ne peux point souffrir les pensions parisiennes; je comptais même aller habiter près d'elle d'ici à un mois. Nous irons ensemble, puisque te voilà... Mais qu'as-tu donc?

— Rien, mon ami, répliqua Duplantin plus tristement que Goussaud.

Mais son défaut d'expansion disparut devant les instances affectueuses de son ami, et péniblement ému au souvenir d'une épouse aimée, comme sont aimées les femmes des militaires, il fit le récit de ses souffrances, que le temps ne pouvait éteindre et sur lesquelles l'amitié même parvenait à peine à verser un baume adoucissant.

Nonobstant ces tristes confidences, Goussaud reprit vite sa gaîté ordinaire, en apprenant que Duplantin avait un fils de vingt ans, en ce moment en pension à Créteil :

— S'il ressemble à son père, s'écria-t-il, c'est un gaillard de la bonne espèce, j'en réponds; veux-tu qu'il soit le mari de ma Léontine? Tope-là.

— J'y consens volontiers. Mais, continua Jérôme en souriant, je ne veux pas t'abuser, les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont rien de guerrier, et, pour son compte, Auguste est une véritable fille.

— Oh! mon cher Jérôme, ils sont tous les mêmes, c'est connu, et ton fils en vaut bien un autre pour ma fille. Ainsi, l'affaire est convenue, et je vais l'annoncer à Léontine.

Voilà comment nos deux héros furent fiancés sans se connaître.

Séance tenante, Goussaud écrivait à sa fille :

« Mademoiselle Léontine,

» J'aurai l'honneur de vous apporter, avant peu de jours, un mari qu'il vous plaira de trouver à votre goût, ou, sinon, je vous traiterai militairement. C'est le fils de mon ami, Gérôme Duplantin, ex-commandant de la 32e demi-brigade, dont j'ai dû te parler souvent: ton père te l'a choisi, et tu me ferais de la peine de trouver mal ce que je trouve bien. Tu seras donc bientôt Mme Auguste Duplantin.

» Nous arriverons à Châtellerault avant cinq semaines; prépare-nous tes baisers et reçois ceux de ton père.

» César Goussaud. »

Le lendemain, les deux amis s'en allèrent à pied, « comme au bon temps, » jusqu'à Créteil; Auguste accourut joyeux: ses formes féminines, élégantes, ses longs cheveux châtains déplurent à Goussaud.

— Mon garçon, il faudra me couper ça, dit-il en boutonnant son habit; regarde ton père et moi: tenue militaire, c'est la belle!

Auguste regarda de ses yeux noirs ce petit vieillard propre, mais trop rasé, trop raide dans sa redingote pistache, ornée du ruban de la légion d'honneur, et de sa physionomie surprise il sembla dire :

— Est-ce que je ressemblerais jamais à ce monsieur?

Gérôme Duplantin traduisit l'étonnement de son fils, et crut y répondre suffisamment en disant à Auguste :

— Monsieur est mon ami... mon ancien camarade de la grande armée, et de plus ton beau-père futur...

Un éclair traversa les yeux d'Auguste, qui fit un mouvement de tête qui signifiait ;

— Nous verrons bien!

Cependant un mois après, tous trois prenaient la route de Châtellerault : Auguste, malgré son père et les exhortations de Goussaud, qui lui présentait constamment la tenue militaire en exemple, Auguste, dis-je, ne cessa de pleurer de Créteil à Paris, de Paris à Châtellerault. Enfin, ses larmes s'arrêtèrent en présence de Léontine, blonde et rieuse enfant de dix-huit ans à peine, dont les yeux bleus et le regard tendre rappelaient les héroïques Ecossaises de Walter-Scott.

— Voilà ton mari, dit Goussaud, quand il eut embrassé sa fille; or, mes enfants, aimez-vous bien, ou, par mon âme, je vous traiterai... militairement.

Auguste baissa la tête, jeta encore les yeux sur Léontine, puis se détourna en soupirant.

Si les instances réitérées des deux militaires n'avaient pu triompher de la réserve d'Auguste, il ne m'est pas permis de laisser plus longtemps mes lecteurs dans l'ignorance de ses larmes. On a deviné déjà l'origine de ce chagrin, que la vue de la charmante Léontine dissipa pour quelques instants; c'était un premier amour dont l'idole était Mlle Lacroix, fille du maître de pension de Créteil.

Auguste, dont le malheur était d'être plus crédule qu'on ne l'est aujourd'hui à son âge, avait reçu certaines promesses, faites à bien d'autres avec la légèreté d'un caractère faux et sans fixité. Dans la précipitation du départ, il n'avait pu recevoir les adieux de celle dont la mémoire lui déchirait le cœur. Seulement, à cette heure douloureuse, Florence lui avait pressé furtivement la main, en le rencontrant dans l'escalier qui conduisait aux dortoirs, et, d'une voix mouillée par les sanglots, elle avait murmuré à son oreille ce mot d'éternelle constance et de perpétuelle trahison: « Toujours! »

(*A suivre.*)

Mlle Agar.

Il y a vingt-cinq ou trente ans, alors que l'étoile de Rachel brillait de son plus vif éclat, les voyages à Paris étant beaucoup moins fréquents qu'aujourd'hui, ceux de nos compatriotes qui avaient eu le privilége d'entendre la grande tragédienne nous disaient avec orgueil: « J'ai vu, j'ai entendu Rachel! » Nous devons donc être heureux de pouvoir applaudir, sur notre petite scène lausannoise, sa plus digne rivale, la seule tragédienne française de l'époque, car le moment n'est sans doute pas éloigné où Paris, qui n'a certes point méconnu le talent de Mlle Agar, mais qui a peut-être été injuste envers elle, sollicitera son retour. Il est peu probable que, dès lors, nous ayons le plaisir de la voir revenir dans nos foyers, où elle se trouve aujourd'hui pour la troisième fois. Nous ne saurions donc qu'engager nos lecteurs à profiter de sa présence à Lausanne et à aller l'entendre dans *Lucrèce*, dont on nous annonce la représentation pour *mardi*.

Dans *Phèdre*, Mlle Agar a laissé chez ses auditeurs une vive admiration pour son talent; on se demande s'il est possible de pousser à un plus haut degré l'interprétation du genre classique, d'exprimer avec plus de vérité les passions du cœur humain, d'être plus noble dans la pose, plus exquis dans les nuances de la diction, et d'émouvoir plus profondément au théâtre.

La livraison *de mai* de la Bibliothèque universelle et revue suisse, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Le journal de M. Greville, par M. *Charles Vincens*. — II. Béatrix de Briancourt, chatelaine de Roelbou. Nouvelle, par Mlle *Adrienne Frènes*. — III. Agrippa d'Aubigné et ses œuvres inédites, par M. *Marc Monnier*. — IV. La France actuelle, par M. *Ed. Tallichet*. (Cinquième partie.) — V. Scènes de la vie rurale en Ecosse. — Le draineur. Nouvelle. — VI. Chronique parisienne. — VII. Chronique italienne. — VIII. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY